



Été 1633 : le padre Benjamin, *doctor angelicus*, confident et ami du pape, de Galilée et de Descartes, est envoyé en mission dans sa Croatie natale. Face au Grand Inquisiteur de Zagreb, il devra défendre la belle Jovana, insaisissable rousse de Macédoine et résoudre bien des mystères qui l'emmèneront infiniment plus loin qu'il ne croyait.

Trois cents ans après Guillaume de Baskerville dans *Le nom de la rose* d'Umberto Eco, un nouveau sage franciscain mène l'enquête. Passé et présent s'entrelacent pour tisser quatre cents ans d'amour au temps de l'Inquisition.

En Europe, entre le X^e et le XVIII^e siècle, près d'un demi-million de femmes ont été condamnées au bûcher sous prétexte d'être des sorcières et d'avoir signé un pacte avec le diable, c'est-à-dire d'avoir eu des relations sexuelles avec lui; ces accusations venant le plus souvent de la part de leur mari. Il s'agit d'un des plus grands génocides dans l'histoire de l'humanité dont on parle rarement, même de nos jours.

Venko Andonovski est né en 1964 à Kumanovo en Macédoine. Professeur à l'Université de Skopje, sémioticien et critique littéraire, il est l'auteur à succès d'une trentaine d'oeuvres en macédonien : récits, romans, théâtre et essais, couronnés par de nombreux prix.

Personne ne sait ce qui est apparu en premier : la poule ou l'œuf, la réalité ou la fiction, la vérité ou le roman.

Saga balkanique ou roman d'amour postmoderne, mantra chamanique ou épopée alchimique ? Poésie métaphysique.

« Sorcière ? est un grand roman sur l'Europe.
Je ne veux pas raconter ce roman irracontable.
Je vous prie de le lire. Avec l'amour qu'il mérite. »

MILAN KUNDERA

ISBN 978-2-930739-08-3
D/2014/13.185/6
www.kantoken.eu
22 € (version papier)



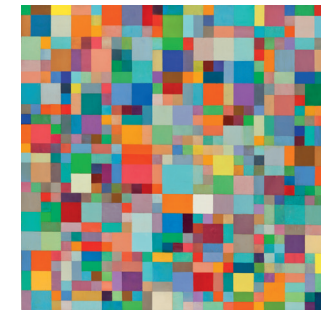
Avec le soutien du
CNL
CROATIE NATIONALE



SORCIÈRE ?



VENKO ANDONOVSKI



VENKO
ANDONOVSKI

SORCIÈRE ?

Un cahier d'écrivain
traduit du macédonien par Maria Béjanovska
& préfacé par Milan Kundera

KANTOKEN

Sorcière? en est déjà à sa huitième édition en macédonien
Prix Stale Popov, 2007
Prix Petar Kocic (Serbie), 2012

Du même auteur

En macédonien

Romans



L'alphabet des désobéissants, 1994
3 rééditions

Le nombril du monde, 2000
12 rééditions
Prix Stale Popov, 2000
Prix Utrinski Vesnik, 2000
Prix Balkanika, 2001
Prix Jugra (Russie), 2014

La fille du mathématicien, 2013
2 rééditions
Prix Stale Popov, 2013

Nouvelles



Le quartier des poètes, 1989
Fresques & grotesques, 1993
6 rééditions

Théâtre



La machine infernale, 1993
Révolte à l'hospice, 1993
Le coffre slave, 1996
Poupées noires, 2000
Candide au pays des merveilles, 2001
Cunégonde en Carland, 2006
La frontière, 2008
Une Sainte dans les ténèbres
(sur Mère Teresa), 2010
Du plomb sur l'oreiller, 2010
La génétique des chiens, 2012
Y en aura pour tout le monde, 2013
La chute de Massada, 2013
Perception, 2014

Essais



Les processus textuels, 1996
Les cloches de Matosh, 1997

La structure du roman
réaliste macédonien, 1997
Lecture et décodage, 2001
L'ascension du lecteur, 2009

L'abduction de la théorie
vol. 1 : Sémiotique vivante, 2011
L'abduction de la théorie
vol. 2 : Narratologie, 2013

Monographie



L'œil de la Macédoine, 1997
(bilingue macédonien / anglais)

En français

Théâtre



Du plomb sur l'oreiller
La génétique des chiens
Perception
Kantoken (à paraître), 2015
Cunégonde en Carland, 2013
Éditions L'Espace d'un Instant

SORCIÈRE ?

EXTRAIT

VENKO ANDONOVSKI

SORCIÈRE ?

Roman à l'état brut
(Cahier d'un écrivain)

Traduit du macédonien par MARIA BÉJANOVSKA

Version française éditée par STÉPHANE PARYSKI
en collaboration avec l'auteur
et PETRA POPOSKA

Préface
de MILAN KUNDERA

KANTOKEN

Retrouvez *Sorcière ?* en versions électroniques ou papier
ainsi que tout notre catalogue,
des infos & des échanges
sur le site www.kantoken.eu

Sorcière ? est paru à Skopje en version originale
sous le titre *Beummuja (Vestica)*
Kultura, 2006
© Venko Andonovski

© Kantoken, 2014
pour la traduction française
Préface © Milan Kundera, 2014
ISBN 978-2-930739-08-3
D/2014/13.185/6

**Cette traduction est publiée avec l'aide financière
du Ministère de la Culture de la République de Macédoine
et du Centre National du Livre**

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr



Ministère de la Culture
de la République de Macédoine

Tableau en couverture :
Georges Meurant, 2012
Huile sur bois, 122 x 122 cm
© Georges Meurant

Préface

UN GRAND ROMAN EUROPÉEN

L'histoire de l'art du roman approche discrètement de sa fin. Même la critique littéraire, qui occupait jadis une grande place dans tous les journaux, n'y apparaît aujourd'hui que de plus en plus rarement. Et, bien sûr, plus un pays est petit, moins ses livres sont connus à l'étranger et plus ils ont de mal à trouver un public.

La Macédoine. Parmi tous les piétons qui passent autour de moi dans la rue, combien savent ce que ce mot veut dire ? On éprouve une sorte de tristesse quand on pense à la solitude dans laquelle se trouve forcément un grand romancier de Macédoine. Et encore plus si ce romancier n'a pas écrit son roman en vue de bien le vendre, mais pour qu'il dise ce qui n'avait pas encore été dit. Tel est le cas de Venko Andonovski et de son roman, *Sorcière ?*, qui, en plus, est un roman trop moderne, c'est-à-dire, dans mon jargon personnel, un roman du troisième temps. Je m'explique : je considère la période qui va de Rabelais jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle comme le premier temps de l'histoire du roman, et la période suivante, celle du grand roman réaliste, comme le deuxième temps.

Et le troisième temps ? Il arrive vers le commencement du vingtième siècle : Franz Kafka écrit ses romans où aucun miracle ne se produit, où tout est imaginable mais où pourtant rien n'est ni probable ni possible. Quelque temps plus tard, Hermann Broch, dans son plus grand roman, *Les Somnambules*, arrive à une composition impensable jusqu'alors : une histoire romanesque, des vers, un essai, un reportage, une nouvelle, des aphorismes forment un ensemble cohérent et jamais vu auparavant. Ces nouvelles possibilités romanesques trouveront bientôt à s'épanouir aussi (sinon surtout) hors de l'Europe ; je pense au

roman latino-américain : jeune homme, Alejo Carpentier vit à Paris, il est très proche des surréalistes, mais une fois retourné dans sa patrie, il constate que la réalité de ce continent est infiniment plus fantastique, plus miraculeuse que la fantaisie des surréalistes et que le roman est beaucoup plus ouvert à cette réalité fantastique que les vers. En 1949, quand Carpentier publie son premier roman, une grande époque du roman latino-américain commence, qui va marquer toute la seconde moitié du siècle : Ernesto Sabato, Juan Rulfo. Et Gabriel Garcia Marquez. Et mon ami Carlos Fuentes qui, dans son magnifique *Terra nostra* (1975), raconte toute l'histoire de son pays en la soumettant à une vaste transformation onirique qui, d'ailleurs, m'a fait comprendre ce qu'est le Mexique mieux qu'aucun livre d'histoire n'aurait pu le faire.

Si j'ai parlé de Hermann Broch et de Carlos Fuentes, c'est pour dire que le roman de Venko Andonovski fait partie de ce même troisième temps de l'histoire du roman pendant lequel le romancier refuse d'obéir à la forme traditionnelle du roman comme à une nécessité. Dans *Sorcière ?*, Andonovski ne veut pas seulement décrire un milieu et la vie d'un personnage, mais saisir l'insaisissable. À savoir, l'incompréhensible massacre des femmes (d'un demi-million de femmes) accusées de sorcellerie et envoyées aux flammes du bûcher. Ce qu'il raconte, ce n'est pas seulement ce massacre, mais le mystère de ce massacre, d'autant plus incroyable qu'il a pour théâtre l'Europe, cette Europe dont nous sommes habitués à admirer la rationalité, les sciences, l'esprit critique, et que nous considérons pour cela unique au monde. Mais dans cette œuvre superbement polyphonique où la variété des procédés narratifs étonne et ravit le lecteur, l'évocation de la sorcellerie est constamment accompagnée, enrichie par des histoires se déroulant dans la vie contemporaine, si bien que *Sorcière ?* devient un grand roman sur l'Europe. Sur le temps passé et présent de l'Europe.

Mais ça suffit. Je ne veux pas raconter ce roman irrcontable. Je vous prie de le lire. Avec l'amour qu'il mérite.

MILAN KUNDERA

Glossaire

Sont ici réunis tous les mots marqués d'un astérisque dans le texte.

Anama

Femme, en turc

Ata

Père, en vieux-slave

Ban

Gouverneur d'une région

Bit Pazar

Marché principal de Skopje

Blagorodnik

Provient du mot *blagorodno* : noble, grâce, comme Gracijancic

Bogocatec

Celui qui lit Dieu, qui a découvert Dieu, théologien

Bogomile

Membre d'une secte hérétique qui est apparue en Macédoine au XII^e siècle et dont la doctrine inspira notamment les cathares.

Butel

Cimetière de Skopje

Cheitan

Diable, en turc

Cheitan, bak, bak satana

« Va-t'en, Satan ! », en turc

Cherbette

Eau très sucrée

Cvetan

Provient du mot *cveke* : fleur

Duga

Arc-en-ciel, en croate

Incube

Démon masculin qui abuse d'une femme pendant son sommeil

Isohypse

Courbe, ligne isohypse : courbe de niveau. Emprunt au grec ancien *isohypsés*, de même hauteur

Kandila

Petit récipient contenant de l'huile qu'on allume devant une icône

Kaur

Nom donné aux chrétiens par les Turcs

Kebapcici

Petites boulettes de viande grillée

MANU

Académie macédonienne des sciences et des arts

Mijacija

Région de Macédoine

Mundir

Uniforme militaire

Nova Makedonija

Quotidien national

Ortier

Celui qui ramasse des orties pour en faire son commerce

Pax tecum

La paix soit avec toi, emprunté au latin

Petroline

White spirit

Raguse

Ancien nom de Dubrovnik

Satnik

Grade militaire inférieur

Semeglavci

Mot composé de « semence » et de « tête »

Seminusus

Emprunt au latin ancien, « qui a beaucoup de pépins »

Skara

Grill de cuisson et, par habitude, morceaux de viande grillés

Skopska Crna Gora

Montagne près de Skopje

Sretchka

Billet de loterie en macédonien

Sretchko

Vient de *sreka* : bonheur, en macédonien

Struga

Village au bord du lac Ohrid

Succube

Démon femelle qui vient la nuit s'unir à un homme

Tapan

Gros tambour à deux peaux, d'origine anatolienne

Tchardak

Sorte de balcon sans balustrade

Vanco Mibajlov

Révolutionnaire pro-bulgare (1896-1990)

Vinjak

Marque de brandy serbe, proche du cognac

Vinozito

Arc-en-ciel, en macédonien. Composé de *vino* : vin et *zito* : blé, se prononce vinojito

Zografs

Peintres de fresques murales dans les monastères orthodoxes

Zourla

Hautbois

?

Le point exclamatoire du titre, *interrobang* en anglais, est un signe de ponctuation inventé en 1962 par Martin Speker dans un article du magazine *TYPEtalks*.

Il est utilisé quand ni la question ni l'exclamation ne servirait l'intention de l'auteur.

Une phrase se terminant par un point exclamatoire indique aisément une question teintée d'incrédulité, excédée, une exclamation incertaine.

L'exemple le plus fréquemment donné est « *Et vous appelez ça un chapeau ?* »

Plusieurs marques de machine à écrire l'incluent comme option dans les années 60. Quelques articles s'en firent l'écho (*Time*, *Wall Street Journal*, *New York Herald Tribune*), mais il n'est malheureusement plus utilisé couramment, comme l'a encore signalé *The Economist* en octobre 2014.

Disponible dans quelques polices de caractères (Wingdings 2, Lucida Sans, Arial, Calibri, entre autres), il fait tout de même partie de l'Unicode (U+203D) et peut être utilisé en HTML (‽)

Il a ainsi été choisi comme logo pour la Bibliothèque d'État de Nouvelle-Galles du Sud en Australie.

Vous trouverez sur le site kantoken.eu plus de détails ainsi que les liens vers les articles et références.

*Avertissement :
ce texte n'est pas destiné
aux personnes plus jeunes que le feu!*

*En Europe, entre le X^e et le XVIII^e siècle, près d'un demi-million de femmes ont été condamnées au bûcher sous prétexte d'être des sorcières et d'avoir signé un pacte avec le diable, c'est-à-dire d'avoir eu des relations sexuelles avec lui — les accusations venant le plus souvent de la part de leurs maris. Il s'agit d'un des plus grands génocides dans l'histoire de l'humanité dont on parle rarement, même de nos jours. Dans les bibliothèques, il existe une modeste nomenclature d'une bibliographie cependant riche, sous une formulation « judiciaire » symptomatique : **impotentia ex maleficio**, l'impotence provoquée par la méchanceté et la magie...*

*Celui qui ne l'a pas vue — il n'est pas né,
Celui qui l'a vue mais ne l'a pas goûtée — il est mort,
Celui qui l'a goûtée — il ne sera jamais rassasié car il va vivre.*

Moi, et peut-être Toi

Oh oui, c'est bien toi. Tu es couché sur le lit tout habillé et non déchaussé. Seul, en cette nuit d'été du 14 juillet 1633, chaude, orageuse, trouée par des éclairs tels des sexes mâles, puissants, dont la semence épaisse et brûlante se déverse dans le ciel. Elle entre vêtue d'une chemise de nuit, chemise de lune, femme de chair et fertile, elle vient vers toi. Tu ne bouges pas et tu soupères.

Elle s'allonge près de toi sans rien dire. « Pourquoi ne me désires-tu pas ? » demande-t-elle. Et toi, tu soupères. Tu sors la montre reliée à ta poche par une chaînette d'or, et tu la regardes : tu sais qu'elle pense la même chose que toi, qu'elle est le mesureur vivant du temps. Mais qui est donc celui qui peut mesurer le temps, qui peut voir sa fin ? Le temps est infini, c'est pourquoi on le mesure avec un cercle et non pas avec un poids ou avec une longueur. Alors tu comprends : tu as attaché à toi avec une chaîne d'or cette femme assoiffée, tu l'as attachée avec de l'or glacé qui a oublié la flamme qui l'a fondu et pétrifié ; il n'y a rien en dehors de cette chaîne avec laquelle tu l'as attachée que le temps qui coule, le temps indomptable, invincible. Peut-on enchaîner le feu ? Peut-on empêcher un incendie de se propager chez le voisin, d'enflammer sa maison et sa passion, car n'est-ce pas que de la paille, la maison de la passion de l'homme ?

Et tu te défends en soupirant, tu ne sais quoi lui dire. Tu as soudain peur de cette femme assoiffée dont le corps sent la sève mûre. Tu as peur et tu la méprises, car tu sais que son cœur commence à battre dans ses deux museaux sous sa chemise de nuit, dans ses seins dressés, ces mûres sombres de Vevchani. Le tonnerre gronde dehors, une semence blanche de lumière fertilise le ciel qui accouchera demain du soleil, enfant rose, alors que tu entends le sang battre dans sa tête, dans ses petits orteils, dans son nombril, galette pétrie de feu et d'ombre ; son sang bat dans toutes ses petites veines et tu sais qu'elle sait aussi qu'elle

est une femme assoiffée, une grenade rouge non ouverte, petite aiguille d'un chronomètre, heure féminine qui ne peut plus attendre les minutes, qui ne peut pas attendre la grande aiguille qui va la recouvrir et, brusquement, elle s'abandonne, s'oublie et, tel un feu, s'acharne sur toi. Ses incisives brillent dans l'obscurité, petits éclairs dans la maison répondant à ceux du dehors. Elle te mordille le corps, la poitrine, elle lèche le doigt de ta main, le plus grand, et le suçote, elle halète derrière ton oreille, elle s'excite en pensant que tu t'excites aussi, et sa main fouille sous ta chemise (tu n'as pas de poils, tu es comme un jeune homme) et descend plus bas, tombe sur une touffe, petite, des poils fins comme de la soie, puis elle garde dans sa main ta chair morte d'homme. Elle enlève sa chemise de nuit, nue indécente telle la lune, ses seins dressés comme des bottes de foin, s'assoit sur toi, te chevauche, te chevauche, mais rien ne se passe, aucun éperon ne réveille le cheval, et toi tu soupîres, tu sues, tu hoches la tête, mais elle ne se décourage pas, elle veut tout tirer de toi, même si toi tu ne veux pas, tu résistes car tu as peur, ce n'est pas parce que tu ne le veux pas, mais parce que tu as peur, tu es terrorisé ; alors qu'elle ne demande que la douleur, cette douleur qui lui traversera le ventre, mais qu'elle ne trouve pas. Puis elle se frotte contre toi comme la semelle contre un caillou, elle se frotte et lance des étincelles, se tortillant sur toi comme une sangsue, elle coule sur ton bas-ventre impuissant et te dit : « Mords-moi, mords mes petits seins » et toi, tu ne fais que rouler des yeux comme s'il y avait un sac de pierres sur toi, comme si elle avait multiplié par dix son poids, et tu la repousses péniblement en lui disant : « Tu es une sorcière. Depuis que tu t'es glissée sous ma peau tu ne m'as apporté que du malheur, un sac plein de malheur : on raconte partout que je suis incapable de t'apprivoiser alors que je t'ai offert un coffre plein de merveilles transportées par des galères de l'Occident. Des prismes qui multiplient ton visage, des miroirs de verre et d'argent, des lunettes qui rapprochent le lointain, la plus douce des soies et la vanille

la plus sucrée ! Mais toi, tu n'aimes que le diable et c'est avec lui que tu dois t'accoupler car tu es insatiable, stérile et fornicatrice. »

La grenade se rétrécit, irradiée par sa propre ardeur, se retire en elle-même. Elle referme sa coque arrosée du dedans et du dehors. Et toi, soudain, tu touches sa chemise et regardes l'aiguille tordue à la place du bouton, et tu dis : « Combien de fois m'as-tu trompé, infidèle, avec Mato Bedran, notre voisin le forgeron ? » Puis tu comprends qu'elle comprend : c'était son destin d'avoir dans chaque ville, dans chaque pays, des forgerons comme voisins sans qu'aucun d'eux ne la forge, ne forge son fer à cheval incandescent, ne le plie afin que le bout de son corps aspire à rejoindre l'autre bout, et que les braises naissent du désir pour le clou et le sabot. Car on a besoin d'un clou pour rendre heureux un fer à cheval. Pour qu'il fixe le fer à cheval sur le dur, sur le sabot qui le comprimera toute la vie et qui lui donnera le sens féminin : qui le frappera alors qu'il lui servira de protection, pour que le sabot ne s'effrite pas, car le fer féminin est bien plus solide que le sabot masculin, même si ce dernier frappe le premier.

Et tu sais qu'elle est déjà sur le seuil de la porte ; elle sort et ne reviendra plus jamais. Tu regardes par la fenêtre : un chien noir passe de ta cour dans celle du forgeron.

Le lendemain, Florian, le très honorable commerçant, prend sa décision : il déposera une plainte à la magistrature de la ville contre sa femme, l'accusant d'être une sorcière qui fréquente le diable. Elle l'a attaqué avec ses incisives comme un chien, comme une femme infidèle attaque son mari, elle lui a demandé de la mordre. Elle lui a courbé l'organe fécondateur avec une aiguille pliée, elle a couché aussi avec le forgeron, son voisin et sorcier, dont la forge crache chaque nuit à travers sa cheminée des étincelles et des esprits malins. Une cheminée droite, haute jusqu'au ciel.

1.

Le 16 juillet 1633, à midi pile, lorsque toutes les créatures et créations de Dieu sont tout à coup privées de leur ombre, le franciscain Benjamin, membre de l'ordre mendiant et prêcheur des frères mineurs, portant l'ombre divine sur son corps, une soutane noire, pure et sacrée, descendit à mi-chemin entre Medvedgrad et Zagreb. Il posa la main sur l'épaule du cocher et dit : « Ici ! »

Le cocher s'arrêta et demanda : « Ici ? »

Le franciscain regardait songeusement le paysage comme s'il n'avait pas entendu la question.

Il restait encore deux jours avant la convocation chez l'Inquisiteur de Zagreb et le religieux décida de ne pas se presser pour se rendre en ville. Sa règle était : lorsque l'homme est seul, il est toujours en bonne compagnie. Aussi essayait-il de réduire au minimum toutes les relations, même celles avec les supérieurs de l'Église. Sa soutane noire était sa peau : la frontière où commence le monde. Pour cette raison, il permettait rarement que le monde et ses folies s'installent sous sa peau, lui rentrent dans le ventre, car les sociétés (ecclésiastiques ou non, peu importe) sont d'habiles commerçantes : tout ce qu'elles veulent, c'est estimer puis acheter votre âme le moins cher possible.

Le cocher descendit sa malle de voyage, puis tendit le bras vers le petit coffret en bois, une boîte avec des ferrures et des cadenas, dont l'avant portait la lettre G, incrustée sur une étoile flamboyante. « Merci, je le prendrai moi-même, dit le religieux avec un sourire aimable. Il y a dedans la chose la plus fragile du monde, mais, bien que fragile, elle peut détruire l'âme qui n'est pas prête à la rencontrer » ajouta-t-il en parabole. Le cocher le regarda comme s'il avait tout compris de ce qu'il lui avait dit (en fait il n'avait rien compris et cela ne l'intéressait guère) et lui demanda par politesse s'il avait besoin d'aide et s'il était tout à fait sûr de vouloir rester là tout seul, loin de la ville, dans ce

lieu désertique. Le franciscain confirma. Puis le cocher l'observa du coin de l'œil : il doutait d'avoir transporté un religieux. Son passager avait l'air de bien savoir où il allait dans ce désert. Et un tel lieu est un paradis pour les voleurs, pas pour des hommes savants. Comme s'il lisait dans ses pensées, le franciscain dit : « Ce moulin là-bas, marche-t-il encore ? » Le cocher comprit que l'homme en noir connaissait parfaitement le coin. Il dit : « Il est abandonné. On ne sait même plus qui est son propriétaire. »

Le franciscain sortit une pièce d'or et la tendit au cocher. Celui-ci le remercia, inclina son couvre-chef comme s'il acceptait l'idée que ce monde est de plus en plus habité par des gens bizarres et il partit.

Dès que le nuage de poussière se tassa, le franciscain quitta la route et, la malle dans une main, la droite, et la petite boîte dans l'autre, il se dirigea à travers le pré vers le moulin.

Il s'arrêta devant la vieille porte en bois presque entièrement dépourvue de ses ferrures. Il n'y avait pas de toile d'araignée et cela l'inquiéta : il savait que les secrets anciens s'enferment tout seuls dans une toile d'araignée, le seul mesureur du temps auquel ils permettent de les garder enterrés jusqu'à la résurrection. Il posa son bagage et poussa la porte. Elle grinça en pleurnichant et s'ouvrit telle la porte d'un vieux ventre. Il s'avança et, depuis le seuil, observa longtemps à travers l'obscurité.

Son regard se posa sur la pierre du moulin. Elle était, comme autrefois, blanche et nue, pleine comme une lune mûre. Il ouvrit un placard. Il était vide. Puis un autre. Lui aussi était rempli d'un effrayant vide d'émotion. Il passa son doigt sur le fond du placard comme sur un cercueil vide, ouvert longtemps après que le dernier os du cher défunt se fut transformé en poussière. Le bout de son doigt se couvrit d'une poussière fine et blanche. Il essuya le doigt sur sa soutane puis regarda longtemps le contraste entre sa robe noire et la poussière blanche et collante.

Soudain, un mulot se précipita depuis une poutre du plafond vers une ouverture dans le mur. L'instant d'après,

le silence se réinstalla. Le franciscain sortit de sa malle un petit sac, il le posa sur la planche médiane qui séparait le moulin en deux, il s'y coucha en mettant le petit sac sous sa tête en guise d'oreiller et plongea dans un sommeil profond.

Il rêvait de fers à cheval. Beaucoup de fers à cheval dans une cavalcade effrénée. Ils piétinaient, écrasaient comme s'ils broyaient des grains de blé dans lesquels s'était endormi le soleil de son enfance. Il rêvait aussi de voix. Il se demanda un instant : comment est-il possible de rêver des voix ? D'habitude on voit des images. Les rêves sont une écriture de lumière muette ; on rêve les yeux fermés, pas les oreilles ouvertes. Il rêvait aussi des cris et des pleurs : une voix féminine hurlait et maudissait. Un instant, il eut l'impression de rêver aussi des odeurs, avec ses narines : odeur masculine des chevaux en sueur.

Puis un bruit très fort ouvrit une brèche dans son rêve. Il écarquilla les yeux (mais il ne sursauta pas) et il vit la porte du moulin grande ouverte avec, dans son encadrement, la silhouette sombre d'un homme robuste. Du dehors, on entendait le hennissement des chevaux. Et cette voix de femme qui proférait des malédictions.

Il se frotta les yeux et regarda de nouveau. Il se leva. La lumière dans l'encadrement de la porte donnait un éclat resplendissant à l'apparition, comme une auréole. Un ange avec une épée sur sa hanche. L'inconnu avança d'un pas dans l'obscurité du moulin et le franciscain put le voir : c'était un homme grand, beau, il portait une petite moustache, un *mundir** et un couvre-chef. Padre Benjamin le voyait maintenant en entier, car la vision est ainsi faite en ce monde : parfois on voit les choses dans l'obscurité, alors qu'elles sont invisibles à la lumière ; parfois, quand il y a trop de lumière, on a peu de visibilité.

Dehors, la femme pleurait et hurlait.

L'uniforme regardait avec étonnement la soutane noire du religieux. Puis il déglutit, se redressa, gonflant sa poitrine et salua : « Permettez-moi de me présenter, Votre Sainteté.

*Satnik** Marinkovic, exécuter de la volonté du pouvoir laïc, pourfendeur des sorcières et autres hérétiques dressés contre la volonté et la gloire de notre Maître Jésus-Christ. »

Le franciscain le regardait comme s'il était un ange qui s'était assombri en un instant. « Padre Benjamin » se présenta poliment l'homme en soutane, saluant celui en uniforme et s'inclinant. Puis il ajouta : « Investigateur principal des actions hérétiques, envoyé spécial du pape Urbain VIII et de sa bulle pour chasser les hérétiques, *doctor angelicus* et enseignant à la faculté de théologie à Paris, né dans cette région-ci. En ce moment, en route pour Zagreb.

— Ah, c'est ainsi donc..., dit l'homme en uniforme humilié de voir devant lui un important supérieur. Nous faisons le même travail, alors, Sérénissime » ajouta-t-il, désirent diminuer la distance entre les choses du ciel et celles de la terre, mais la soutane ne l'approuva pas, ce qui enflamma la paille de sa vanité d'employé inférieur. Il se mit alors à épier le religieux de la tête aux pieds. Son regard perçant s'arrêta sur la trace blanche de poussière sur la soutane. Le religieux saisit son regard et passa sa paume sur son habit. La trace blanche disparut. Puis il ouvrit la malle et tendit la feuille de route à l'homme à l'auréole assombrie.

Il parcourut de ses petits yeux la feuille de papier dotée de la signature du pape.

« C'est bon, c'est bon, Illustrissime, mais puis-je vous demander de me dire ce que vous faites ici, Votre Sainteté ? » demanda brutalement l'uniforme, lui rendant la feuille.

— Si vous n'avez rien contre, monsieur le militaire, je me repose, dit la soutane.

L'uniforme le regardait avec suspicion.

— Ici ? dit-il avec étonnement.

— Oui, affirma le saint homme. Le meilleur repos pour l'âme est la prière. Peu importe le lieu de la prière, dans une église ou à ciel ouvert : Dieu vous entend partout. N'est-ce pas, soldat ?

— Oui, mais... quand même... » bégayait le *satnik*, et, d'après ce bégaiement, padre Benjamin savait qu'il avait

réussi à éteindre cette petite flamme insolente dans la paille de la vanité, ce petit feu qui peut rapidement surgir mais aussi s'éteindre, car il possède la force rapide de la paille, bien qu'il rêve sans cesse de devenir un feu lent, une braise et un grand incendie ; il désire enflammer des forêts, des villes et des tours, même des pierres, et brûler des hommes vivants, si tu ne l'éteins pas à temps et s'il prend la force de ce qui n'est pas lui, de ce qui est plus élevé, du pin ou du chêne, car eux ils ne sont pas de la paille, et la paille est justement la paille parce qu'elle rêve d'être ce qu'elle n'est pas.

« Ouvrez ce placard, là-bas ! » dit le franciscain subitement, sachant que, face aux petites âmes en grand uniforme, l'homme doit s'imposer le premier en leur donnant des ordres. Surpris, l'uniforme regardait le religieux. Il ne s'attendait pas à un ordre après la question brutale qu'il lui avait posée. « Ouvrez-le » répéta le franciscain avec calme.

La main longue et osseuse du soldat ouvrit le placard.

« Y a-t-il un trou au fond ? demanda le franciscain.

— Il y a, dit l'homme sans auréole.

— Glissez maintenant votre doigt dans le trou du nœud de l'arbre et retirez le fond. »

L'uniforme sentait que le franciscain prenait l'avantage dans cette situation bizarre qu'il ne comprenait pas. Il n'était pas content de recevoir des ordres de quelqu'un qui, par la nature des choses, devrait être interrogé, surpris dans un endroit qui ne correspond pas à sa fonction, dans cette région qui était sous sa surveillance. Mais, malgré sa réticence, l'uniforme mit son index dans le trou et tira. Un double fond apparut. « Y a-t-il quelque chose dedans ?

— Il y a, dit l'uniforme.

— Un petit couteau ?

— Un petit couteau, confirma l'uniforme.

— Et sur sa poignée une lettre est gravée. La lettre B. C'est cela ? » demandait l'homme en soutane. L'uniforme se tourna vers lui, stupéfait de voir la soutane devenir subitement vivante devant ses yeux. « C'est mon petit couteau. Autrefois, je me cachais de mon oncle, qui ne me permettait

pas de jouer avec des lames. Je l'ai laissé à cet endroit il y a exactement trente ans. À l'époque je m'appelais encore Vinko.

— Mais, je vous en prie, dit le *satnik* avec un dégoût bizarre dans la voix. Je vous en prie, je ne savais pas que ce moulin appartenait à monsieur votre oncle.

— Il ne lui appartenait pas, monsieur le militaire. Mon oncle était un travailleur saisonnier dans ce moulin. Il m'amenait souvent avec lui pour l'aider. Je suis né à Hrastovac, mais, après la mort prématurée de mon père, je suis parti gagner ma vie à Zagreb, chez mon oncle. Mais... comment s'appelait le meunier? demanda la soutane.

— Ah, je ne me souviens pas, Votre Honneur, dit le soldat, oubliant presque son uniforme.

— Est-il vivant? » demanda la soutane.

Marinkovic restait stupéfait. « Vous, vous n'avez pas entendu parler...? »

— Non. Quoi donc? Il est mort? » demanda la soutane. Le soldat se sentait mal à l'aise. « Oui, Votre Honneur. Il est mort, depuis longtemps, et d'une façon particulière. Mais je ne vous en dirai pas plus, puisque vous n'êtes pas au courant. »

Padre Benjamin hochait la tête comme s'il comprenait les raisons de sa discrétion sur la mort du meunier.

« Mais vous reconnaîtrez qu'il est tout à fait inhabituel... je veux dire... un religieux dans un moulin abandonné, seul... » continua de s'excuser l'homme en uniforme.

Le franciscain sourit, dirigeant sa main vers son menton. « Je le reconnais, soldat. Mais les saints pères ont aussi une enfance. Et des souvenirs... »

L'uniforme posa le petit couteau dans la main tendue du religieux. « Voilà » dit-il, tout à fait conscient du caractère insensé de ce mot. Et, sentant cette absurdité, ainsi que le besoin de donner un ton solennel à ce geste, il ajouta : « Vous avez droit à votre passé ». Le religieux sourit et, pour alléger cette nouvelle stupidité du soldat, dit : « Vous aussi. Nous portons tous deux un uniforme. »

Puis le *satnik* se tourna vers la porte comme un homme vaincu et décidé à s'en aller, mais, au dernier moment, il changea d'avis : « Excusez-moi, bien qu'il s'agisse d'une formalité, je dois quand même remplir mon devoir, qui m'a obligé à vous déranger. Je vous poserai donc la question que je dois poser, tout en sachant que cette question sera pour vous une offense. » Et il le regarda comme s'il lui demandait de lui pardonner pour ce qui allait suivre. « Je vous en prie, posez-la » dit le franciscain d'une voix douce.

L'uniforme lécha nerveusement sa lèvre supérieure et, reprenant du courage, il demanda : « Mon Père, y a-t-il une femme dans le moulin? » Le religieux restait debout, nullement surpris par la question de l'uniforme. « Et qu'a-t-elle fait, cette femme, dehors? » demanda-t-il en esquivant la réponse. L'uniforme répondit : « C'est la sorcière la plus célèbre, la maîtresse de toutes les sorcières de la région. Couturière le jour, sorcière la nuit, elle use de ses aiguilles diaboliques. Elle sera jugée et, si Dieu le veut, brûlée sur le bûcher. Avec ses aiguilles magiques et ses incantations, elle a provoqué l'impuissance de son mari dans le but de casser son saint mariage avec lui et de s'unir avec le diable. Nous l'avons cherchée pendant trois mois et nous l'avons enfin trouvée. Mais nous n'arrivons pas à mettre la main sur son élève. Depuis avant-hier, cette jeune infidèle a quitté son mari et s'est rendue au sabbat diabolique, transformée en chien, et elle n'est pas revenue. C'est la raison pour laquelle je vous ai dérangé, mon père. »

Le franciscain regarda l'uniforme : « Le mieux est que vous alliez vérifier vous-même, mais je vous garantis qu'il y avait une épaisse toile d'araignée sur la porte. Cela veut dire que personne n'y est entré au moins ces derniers sept jours; j'étais le premier à l'ouvrir aujourd'hui » dit padre Benjamin, faisant avec ce détail rusé sur la toile d'araignée une impression encore plus forte sur le soldat. L'instant d'après, ce fut confirmé par le retrait poli de celui-ci : « Non, Votre Sainteté. Je n'entrerais pas. Je ne suis pas soupçonneux, je suis un homme de Dieu, un bon croyant, je

vais à la messe tous les dimanches. Et je n'ai pas l'intention de me méfier d'un envoyé de Dieu sur terre. Seulement, pour la formalité de mon service, je vous prierai de faire vous-même la perquisition du moulin. Moi, je resterai près de la porte. S'il vous plaît, ce n'est qu'une formalité que m'imposent mon travail et ma conscience.»

Le franciscain se retourna sans rien dire et se mit à ouvrir les placards les uns après les autres. C'étaient de vraies armoires murales où l'on rangeait les sacs de blé. Chaque fois qu'il ouvrait l'un de ces placards, il regardait vers l'uniforme, et celui-ci hochait la tête en signe d'approbation lorsqu'il voyait que le placard était vide.

Puis le franciscain entra dans la pièce voisine, plus petite, située à l'angle droit de la pièce principale. L'uniforme se tenait sur le seuil de la porte d'entrée et ne pouvait voir que la moitié de cette pièce. «C'est ici qu'on entreposait la farine» expliquait la voix du franciscain de l'intérieur, derrière l'angle. L'uniforme continuait à hocher la tête en signe d'approbation.

Et elle voit : des chaussures noires s'approchent lentement de son visage. Elle tremble, couchée à plat ventre, son petit menton collé au sol. Le bout de la chaussure droite lui touche le nez. Elle ferme les yeux. L'homme dont elle entendait la voix sonore il y a peu se penche sous la planche où l'on déposait autrefois les sacs de farine. « Mon Dieu, est-il possible de tomber amoureuse de la voix de son bourreau ? » pense-t-elle, enfantine, à cet instant maléfique voué à la trahison et à l'arrestation. « Peut-on tomber amoureux d'une voix, et est-ce que la voix exprime l'homme, et encore – la mort n'est-elle qu'une voix, sa voix, sonore, une voix qui porte des chaussures noires ? » se demande cette douce follette qui, même à cet instant fatal, pense à l'amour. Puis elle relève les yeux pour voir ce qu'on ne voit pas car cela n'a pas de visage : la voix.

Leurs regards s'affrontent tels la lance et le bouclier.

Elle regarde : un homme, un religieux, mais très fort, un homme aux yeux verts comme la mer éternelle, beau, à la barbe argentée, quadragénaire, un visage aux traits doux, et son visage est la carte du trésor caché dans le corps, l'âme : douce, instruite et tourmentée, une carte aux versants doux, aux vallées et vignobles mûrs et ensoleillés, aux rivières calmes, paisibles, qui furent autrefois de petits ruisseaux rapides.

Il regarde : une jeune fille, belle comme une lettrine, d'environ vingt-cinq ans, au corps épanoui de femme, cheveux roux et bouclés, humiliée et en loques mais belle comme une quinte d'un psaume blanc et transparent, aux yeux telles les braises de charbon d'antan, grands ouverts, à la bouche étirée en un petit triangle où un cri sourd et muet est resté glacé, et au petit menton pointu. Elle halète comme une petite bête apeurée devant la mort et regarde droit vers lui.

« Je vais vous dire un secret, monsieur le militaire » continuait la voix du franciscain pendant qu'il voyait de la peur dans ses yeux, la supplication, l'envie de vivre, de respirer encore, de brûler dans le feu de sa joie de papillon, car seuls les papillons se hâtent de dépasser la lumière de leur courte vie et sont l'écriture unique qui marque cette éternelle ardeur de la jeunesse. Padre Benjamin vit tout cela comme une révélation, mais un autre, qui vivait secrètement dans sa soutane depuis toutes ces années, un invisible locataire de son corps, tendit la main vers cette petite bête apeurée par la mort.

« Un secret ? demanda l'uniforme avec de la vivacité dans la voix. Quel secret allez-vous me dévoiler, honorable père ? » répéta-il avec impatience.

Elle rugit sans voix, relevant la lèvre supérieure et découvrant ses dents blanches comme si elle menaçait ; elle semblait vouloir le mordre avec ses deux incisives étonnamment pointues, presque animales. « Dans cette pièce, honorable soldat... » dit l'homme caché dans la soutane, puis il marqua une pause. Sans savoir pourquoi, sans savoir qui en lui manipulait son bras, il effleura de son index la

crête du nez en trompette de la jeune fille, vers la bouche, et elle se calma ; puis il passa son pouce sur sa lèvre inférieure, pleine et douce mais sèche : d'abord le long, puis à travers. À cette tendresse inattendue du bourreau elle répondit avec un doux mordillement, comme si elle hésitait entre l'amour du bourreau et le désir de la mort, comme si elle le prévenait qu'elle pourrait, à chaque instant, le punir avec ses incisives, au cas où il montrerait une intention inamicale. Comme une abeille, se disait-elle. Si je le mords, je mourrai. Comme une abeille, pensa le locataire de la soutane. Si elle me mord, elle mourra.

« Dans cette petite pièce, honorable soldat, avant qu'on m'envoie au séminaire et qu'on fasse de moi un moine, je rencontrais une jeune fille. Elle n'avait que la peau et les os sur son corps... Elle m'aimait. Nous parlions pendant des heures quand il n'y avait personne ici et nous nous tenions par la main. En cet instant, j'ai l'impression que je vais la voir d'un moment à l'autre » continuait le franciscain.

Il retira sa main de la petite bouche et mis son index sur les lèvres de la demoiselle, la priant de patienter encore un peu, car il avait remarqué que le cri pétrifié au coin de sa bouche commençait à dégeler, effaçant cet instinct paradoxal au profit d'une mort plus rapide chez celui qui ne veut pas souffrir en mourant lentement.

Puis, d'un seul mouvement de la main, il poussa derrière elle le faux mur en bois. Une petite porte s'ouvrit derrière la jeune fille, qui pouvait juste laisser passer un enfant. Il la lui indiqua du doigt. La porte donnait sur un tunnel secret, tapissé de planches de bois, au bout duquel on voyait la sortie derrière le moulin.

Ses grands yeux noirs, injectés de sang et reconnaissants, seront la seule vision qu'il emportera d'elle après la fermeture de la porte secrète. Sans oublier sa croupe puissante et étroite de jeune fille en loques, se faufilant avec habileté et précipitation dans le tunnel sombre de son enfance vers la lumière.

Le religieux se leva. « L'amour de Dieu et le désir de ma mère de me voir terminer le séminaire m'avaient arraché

à cette jeune fille. Je ne sais même pas si elle est encore vivante. Il se frotta les mains l'une contre l'autre et revint dans la pièce principale, comme s'il avait effectué une vérification de routine.

— Je regrette, soldat. Il n'y a rien, affirma-t-il.

— J'ai aussi vécu un amour semblable, dit l'uniforme, comme s'il n'attendait pas un autre résultat de la perquisition. Mais c'est l'amour de la profession qui m'a éloigné d'elle. Je voulais terminer l'académie militaire. Et voilà, je suis devenu *satnik*. Lorsque je suis revenu, elle était mariée, dit tristement l'uniforme comme s'il s'était tout d'un coup senti proche du religieux.

— C'est ainsi, conclut padre Benjamin. Le succès a son prix. Pour entrer dans la société, l'homme doit quitter son bonheur personnel. »

Le soldat se taisait, tenant son menton appuyé sur sa main et ainsi, debout, réfléchissait à ce qui venait d'être dit : il ressentait l'amertume de cette vérité.

L'homme en noir savait bien qu'il lui fallait retenir le plus longtemps possible le soldat, au moins le temps nécessaire pour sortir du tunnel et traverser la rivière derrière le moulin. « Vous savez quoi, soldat ! s'exclama-t-il. C'est incroyable à quel point la vie est cynique. Je suis allé au séminaire pour avoir un morceau de pain. Mes parents avaient sept enfants. Je me suis, en réalité, éloigné de la vie séculière et de cette jeune fille seulement à cause d'un morceau de pain. Ne nous trompons pas : ce n'est pas moi qui suis allé chercher Dieu. Que pouvais-je savoir de Dieu alors que j'avais à peine dix ans ? Je suis parti chercher du pain, alors que le pain est une sorte de don de la société. Je n'ai pas vu ce qui était pourtant évident et si proche, sous mon nez, si proche qu'il en était invisible : ce même pain se faisait ici, pour toute la région, dans le moulin où travaillait mon oncle. Il pouvait donc se faire aussi pour moi et pour cette jeune fille. C'est ainsi que je suis parti loin pour chercher quelque chose qui était sous mon nez. J'ai proclamé le pain Dieu, pour avoir la conscience tranquille. C'est ce que

j'avais dit à la jeune fille, là-bas sur cette planche pendant que je tenais sa main, le dernier soir avant mon départ. J'ai dit *Je vais vers Dieu* alors que la honte m'empêchait de lui dire que c'est le pain que j'allais chercher. *Je te quitte à cause de Dieu*. Et elle n'a rien dit, rien, car elle ne pouvait pas le faire.»

Le soldat regarda avec étonnement le religieux. Cet homme parlait d'une façon différente des autres moines, curés et évêques qu'il connaissait. Il parlait juste, bien que cela sonnât amer et triste. Le religieux se tourna vers la petite fenêtre de la deuxième pièce et, en faisant croire qu'il réfléchissait, il jeta un coup d'œil dehors. À travers la fenêtre, sur la berge voisine, il aperçut les pieds nus du papillon, couleur de grenade pas encore mûre, qui se lèvent et se posent régulièrement, telles de petites ailes, se pressant vers l'horizon.

«Vous voulez dire que nous cherchons toujours au loin quelque chose qui se trouve devant nous, sans la voir?» demanda le soldat.

— Et oui, dit le franciscain. La vie est ainsi. C'est pourquoi je vous conseille, lorsque vous chercherez une sorcière, de la chercher d'abord sous votre nez. Avez-vous fait en premier la perquisition de la ville?»

L'uniforme resta stupéfait : «Comme vous avez raison, monseigneur, dit-il. D'où vient cette idée stupide chez nous, les militaires, que celui que nous recherchons se cache toujours très loin de nous?»

— Je vous le dis par expérience, soldat : c'est toujours ainsi avec les sorcières et les hérétiques, avec les diables et les démons : plus ils sont près de votre nez, moins ils sont visibles! Comme les mouches : vous la voyez juste au moment où elle se pose sur votre nez. Puis vous ne la voyez plus. Vous ne la sentez même pas, si elle ne bouge pas.

— Comme c'est bien dit! s'exclama le soldat ébloui. Dès que je serai en ville, j'ordonnerai la perquisition de toutes les maisons et magasins autour de la gendarmerie et de la magistrature! Je vous remercie, Illustrissime!»

Le soldat le salua d'un *Pax tecum**. Il se dirigea vers la porte, mais le franciscain le surprit en s'écriant. «Dora Vugrinec. C'était le nom de la jeune fille. Est-elle vivante?»

Le soldat se retourna, le visage horrifié. Il poussa un soupir profond et dit : «Je vous conseille de ne plus jamais prononcer ce nom.» Puis il lui tourna le dos et, en un seul saut, il se retrouva sur son cheval et ordonna le départ.

Au milieu des chevaux, liée sur une croix invisible, tel Jésus sur le Golgotha, marchait la sorcière. Mais padre Benjamin ne la vit pas, car il est bien dit : plus tu approches le doigt de ton nez, plus il devient invisible. Tout comme Dieu.

*
* *

Je m'appelle Charly. Charly Hit.

Non, non, ne ferme pas ce livre, lecteur, lectrice, ne le ferme pas, s'il te plaît! Ton exemplaire n'est pas défectueux, bien qu'il arrive souvent que des pages d'un autre livre soient incorporées au moment de la reliure. Tu le sais bien, ne fais pas le naïf ou la naïve, ce n'est pas ton premier flirt avec un écrivain! Calvino t'a bien eu de la même façon, avec cette même ruse d'exemplaire défectueux, dans Si par une nuit d'hiver un voyageur. Cet exemplaire n'a pas de défaut. Le bluff consiste dans le fait qu'il s'agit d'un seul exemplaire, l'original. C'est toi l'erreur, ici.

Oui, oui, ne ris pas aussi cyniquement.

Non, ne ferme pas ce livre, car ceci n'est pas une erreur, c'est voulu, et de ta part! C'est sérieux! Maintenant je vais te dire pourquoi c'est sérieux : car je vais porter plainte contre toi, sache-le! Je te le demande, lecteur, lectrice : pourquoi cherches-tu à t'immiscer sans être invité(e) dans mon cahier où j'écris mon roman sur les sorcières? Qui t'a autorisé(e) à le lire? Allez, ne me raconte pas d'histoires, tu ne le savais pas, espèce d'intrus, espèce d'intruse, ne me dis pas que tu n'as pas remarqué sur la première page qu'il est bien écrit que ceci n'est pas un roman! Ceci n'est pas la version définitive, ceci est un

« roman à l'état brut » ! Ceci n'est que le « cahier d'un écrivain » dans lequel je note tout et rien, les pensées qui me viennent à l'esprit, puis les régimes pour maigrir, les bêtises lues dans la presse, des sagesses ramassées dans la rubrique « Les sages pensées des grands hommes », des rêves, des pense-bêtes pour le lendemain, il y a de tout dans ce cahier personnel, intime, et toi, tu t'incrustes et tu lis, tu lis sans gêne, tu donnes des ordres comme si tu n'étais pas un invité mais le maître dans cette maison, tu protestes, tu demandes un roman, tu n'es pas content(e), tu trouves des défauts, tu écris dans la marge : « naïf », « sans motivation », « personnage fade », « dialogue artificiel », « pourquoi ces expressions de vieux-slave dans la bouche d'un religieux catholique ? », « mauvaise focalisation : le point de vue extérieur qui voit tout ne correspond pas à la voix narrative personnelle » et encore mille autres saloperies, comme un critique acerbe, comme un mangeur difficile qui ne sait même pas faire cuire un œuf au plat alors qu'il se permet de trouver des défauts à des plats gastronomiques, et qui se permet de gribouiller dans les marges de mon cahier qui n'a pas encore mûri. Tu gribouilles dans mon cahier, intrus(e) ! Et tu me demandes d'être ton alchimiste personnel, de te transformer le plomb vert en or (tu sais probablement que les alchimistes croyaient que tous les métaux sont de l'or pas mûr). Et tu cries : roman, roman, roman !

Et quoi encore ! On n'écrit pas un roman comme ça ! Et qui veux-tu qui l'écrive ? Moi ? Et pourquoi l'écrirais-je pour toi, créature gâtée assise bien au chaud, dans ta chambre, ou dans un bus, dans un tram, dans une salle d'attente, dans l'avion, dans une bibliothèque silencieuse, couchée dans un lit douillet, avec un livre dans les mains ; créature avide qui veut avaler de l'or pur sans respecter la sueur de l'orfèvre. T'es-tu demandé au moins une fois qui je suis, moi qui t'écris, combien de cigarettes je fume pour te concocter une page de cet or pur, ai-je une femme, suis-je heureux, ai-je un salaire, aurais-je une opération en vue de la septième dent en haut à droite, quel est le montant de mes dettes, est-ce que je sais pleurer de tristesse à cause des malades inguérissables de ma famille, te

l'es-tu demandé ? Toi, créature brutale, anonyme et gâtée qui, à la première erreur, claqueras les pages de couverture de ce cahier et diras : « Quelle bêtise ! Il n'y a pas de roman, ici ! »

Eh bien, s'il n'y a pas de roman, écris-le toi-même ! Pardon ? Oui, je suis un bagarreur ! Je le suis, je l'avoue ! Et je suis vulgaire, oui. Mais mon art ne l'est pas. Je ne permets plus que quelqu'un se serve facilement de ce que je crée difficilement. Je ne permets plus qu'on m'exploite : j'ai personnellement vu et entendu, après la publication de mon dernier roman (qui fut remarqué par la critique autant qu'une mouche dans le saloon des westerns-spaghettis de Sergio Leone), un jeune homme, un singe à peine doté de parole, sur un banc dans le parc, faire la cour, en utilisant les mots de mon roman, à une nymphe superbe, vêtue d'une minijupe et qui, à la suite de cela, s'est assise sur ses genoux, devant mes yeux ! Je ne le permets pas : si ces mots sont les miens, alors cette nymphe est aussi à moi ! Je vais protéger ma propriété intellectuelle, mon bien, car je n'en ai pas d'autre, alors que les gens sont des voleurs qui s'approprient tout. Tout, les pensées et surtout les mots !

Attends, attends, ne le ferme pas, s'il te plaît. J'ai du travail à faire ! Si toi tu peux vagabonder toute la journée, te promener d'une librairie à l'autre et choisir les livres qui tueront le temps dont tu ne sais quoi faire, moi j'ai du travail ! Je t'en prie, ouvre mon cahier, il est quand même à moi, ouvre-le, s'il te plaît, je dois envoyer quelque chose dans quinze minutes par e-mail, mais je dois d'abord faire un brouillon, à l'état brut, ouvre s'il te plaît, ensuite je continuerai avec le franciscain. Je te le promets. Mais oui, je te donne ma parole. Quoi ? Les écrivains ne savent pas ce qu'est une parole donnée ? D'accord, ils n'en ont pas, mais ils ont des paroles d'or. Et l'or n'est pas donné mais obtenu par les guerres. Tu veux discuter maintenant de tout cela ? Allez, je n'ai pas le temps, ne sois pas capricieux(euse), ouvre le cahier, on m'attend ! Je dois écrire quelque chose en dix minutes, je t'en supplie !!!

Voilà, merci. Ça va déjà mieux. Laisse-moi de la place sur le papier ! Je commence :

Charly Hit
VOLEUR

Les objets précieux qui lui passaient quotidiennement entre les mains provoquaient de l'émotion en lui. Et ses mains tremblaient souvent. « L'homme devient noble quand il touche les métaux nobles » disait M. John, le propriétaire de la bijouterie où Ben travaillait comme vendeur depuis un an. Le matin, Ben essuyait les objets précieux avec un tissu spécial, il les rangeait dans une vitrine blindée, et le soir il les remettait dans le coffre-fort. Chacun de ces objets valait autant qu'une propriété dont Ben ne pouvait que rêver!

— Il n'arrive jamais, continuait M. John, regardant en cachette les mains tremblantes de Ben, il n'arrive pas, dis-je, que l'homme, qui a passé plusieurs années au contact de l'or, devienne malhonnête...

Ben déplaçait les morceaux de peau de chamois et y déposait les objets précieux. Ses mains tremblaient de plus en plus : si je possédais seulement cinq de ces objets, je pourrais... Cette idée lui sembla stupide et il la balaya de la main. M. John avait raison : l'homme face à l'or devenait très honnête...

*
* *

Le matin était magnifique, ensoleillé et agréable. Ben entra dans le magasin et se dirigea vers le coffre-fort. Une nouvelle journée de travail commençait et il sentait déjà le contact avec les objets précieux sous ses doigts émus. Il regrettait tant lorsque l'un de ces objets partait chez un riche acheteur!

Il ouvrit le coffre-fort, et le contenu des boîtes en velours commença à migrer vers la vitrine. Il tendit la main vers le bracelet de diamants qui était la pièce la plus chère de la collection.

— Pas un mot! Retourne-toi lentement, les mains en l'air!

La voix de l'inconnu lui fit peur car il n'avait pas entendu ses pas auparavant! Il se retourna lentement. Devant lui, avec un revolver braqué sur lui, caché sous son uniforme, se

tenait le policier qui, ces deux dernières semaines, se promenait constamment sur le trottoir et passait de temps en temps devant leur vitrine. Ben ne le connaissait que de vue.

— Vous?

— Mets tout dans ce sac si tu ne veux pas que j'éparpille ta cervelle sur le mur!

Ben tremblait de peur et, avec un dernier espoir, il regarda vers l'entrée. Mais, comme par malchance, personne ne venait. Il était obligé d'obéir à l'ordre. Il se mit à remplir le sac de cuir alors que le faux policier commençait à replacer nerveusement son revolver sous l'uniforme.

Quand il eut fini, il se tourna vers le coffre-fort pour prendre le bracelet en diamants... Mais, au dernier moment, il changea d'avis et se tourna vers le voleur.

— C'est fini!

Le policier attrapa le sac et se précipita vers la sortie. C'était le meilleur moment pour Ben de réaliser l'idée qui lui était venue en quelques instants. Il plongea la main dans le coffre-fort et la boîte de velours avec le bracelet se retrouva dans sa poche...

*
* *

Monsieur John fumait un gros cigare et faisait des va-et-vient dans le magasin. Il était fâché mais attentionné envers son employé. Il appela la police et, après avoir entendu formellement la déposition de Ben, on le laissa rentrer chez lui pour se reposer de cette « attaque choquante ».

Ben profita de cela habilement. L'objet précieux était déjà bien caché et il ne lui restait maintenant plus qu'à attendre. Dans quelques mois, il disparaîtrait pour toujours de cette ville...

Le téléphone sonna. À l'autre bout, on entendit la voix de M. John. Il lui demandait de se rendre rapidement à la bijouterie.

Lorsqu'il entra dans le magasin, il y avait plusieurs personnes. L'une d'elles, qui se présenta comme l'inspecteur Charly

Hit, lui indiqua le coin où se tenait le voleur en uniforme de policier! Ben sursauta.

— Ne vous troublez pas, monsieur, lui dit le policier. Je sais que je vous ai fait terriblement peur, mais c'était mon devoir! Tout comme vous, je travaille depuis un an pour M. John! J'étais obligé d'agir ainsi; c'était sa volonté: il voulait vérifier si l'homme qui travaille avec de l'or peut vraiment rester honnête!

Puis l'inspecteur Charly sourit et passa les menottes à Ben.

*
* *

Voilà, c'est fait. Tu vois, je ne te demandais pas grand-chose.

Puisque tu es si bon(ne), je vais te dire un secret: ce n'est pas mon nom. J'écris sous un pseudonyme. Mais, bien que je ne m'appelle pas ainsi, cela ne veut pas dire que je ne suis pas Charly Hit: je détecte les secrets. J'ai cela dans ma peau.

Quoi? Je ne suis pas le même qui écrit le roman et ces histoires criminelles? Quelle insolence! Et comment que je suis le même! Évidemment que je suis le même! Pour te persuader, réfléchis un peu avec cette tête qui ressemble à un sirop antibiotique, agite-la avant usage: souviens-toi de cette tension provoquée par une éventuelle découverte de la petite sorcière cachée dans le placard! Tu te ronges les ongles à ce moment-là, avoue-le, et tu as reconnu cet instant d'incertitude comme quand Ben voulait dissimuler le bracelet au voleur alors qu'il pouvait être tué si l'autre l'avait remarqué!

Voilà, sache-le. Et maintenant, je vais continuer avec ce que tu exiges de moi. Je suis encore ton esclave, mais je me libérerai de toi. Tu verras, toi, créature gâtée! On dirait que tu ne comprends pas que je suis obligé d'écrire des histoires criminelles sous pseudonyme pour survivre, pour rendre les fins des mois plus faciles.

Il régnait une atmosphère étouffante dans la grande salle des audiences du séminaire de Zagreb: des dizaines de franciscains, de dominicains, d'évêques, de frères, de curés et d'autres personnalités de la vie religieuse de Zagreb et de toute la Croatie. Il y avait aussi des représentants du pouvoir séculier. Des juges de la ville, des financiers, des accusateurs et des défenseurs, des petits et des grands fonctionnaires de l'État. Personne ne savait quelle était la cause de cette bizarre assemblée tenue la nuit, en secret.

Les gens bruissaient en petits groupes. Certains se connaissaient, d'autres qui ne s'étaient pas vus depuis des années, se retrouvaient. Ils se saluaient avec des *Pax tecum*, même les franciscains et les dominicains entre eux, même si, depuis des années, ils n'entretenaient pas de bons rapports. Mais ils travaillaient tous pour la même cause: la destruction de l'hérésie et de l'apostasie dans l'Église. Le franciscain Benjamin, troublé, se tenait seul au milieu de cette salle énorme. Vu depuis le grand lustre au plafond, il semblait ratatiné comme s'il lui manquait une dimension, comme s'il était dépourvu de hauteur. On ne voyait que sa tête et le bout de ses chaussures. Là où il se trouvait, il ressemblait à un homme qui se serait trompé de lieu et d'adresse.

Mais il n'y avait pas de malentendu: déjà à la porte, un jeune homme en soutane, séminariste en dernière année de théologie, visiblement content d'être le portier et le serviteur pendant cette séance bizarre, expliqua au franciscain qu'il ne s'agissait pas d'une rencontre individuelle entre lui et le grand inquisiteur, mais au contraire d'une rencontre de masse. Des dizaines de frères de réputation et d'honneur, de tous les coins de la Croatie et des pays étrangers, y étaient réunis, ignorant que d'autres personnes étaient aussi convoquées par le grand inquisiteur de la ville; chacun d'eux pensait qu'il était le seul appelé. De toute évidence,

la raison de cette assemblée nombreuse était très sérieuse et particulièrement obscure. Ainsi parlait le petit séminariste à la petite moustache et à la barbe naissante.

Enfin, la porte centrale s'ouvrit et dans son encadrement apparurent, en vêtements religieux rutilants, l'évêque et l'inquisiteur de la ville. Ils saluèrent l'assistance, tracèrent de la main une croix et s'assirent à la table de séance. Puis, sans perdre de temps, ils firent signe au séminariste, qui s'approcha de la table, prit un tas de papier qu'il se mit à distribuer à l'assistance.

Lorsque les feuilles se retrouvèrent entre les mains de padre Benjamin, il lut : « Henrik Institoris, Jakob Sprenger, dominicains et inquisiteurs : *Malleus Maleficarum* ou *Le Marteau des sorcières*, traduit dans notre langue maternelle. Première édition en 1487, à Bâle. » C'était un extrait du livre, copié par les séminaristes calligraphes.

C'est l'évêque qui prit la parole le premier. Il dit que ce qui leur avait été distribué n'était qu'un choix de quelques chapitres d'un vieux livre, brillant mais malheureusement oublié, de deux frères dominicains, un livre qui maintenant, tant d'années après la mort de leurs scribes, a envahi l'Europe, surtout l'Allemagne, la France et la Lombardie, qui sont les nids éternels de l'hérésie appelée magie. Il annonça que le grand inquisiteur de la ville en parlera et que, sans son aide, Zagreb n'aurait pas eu la possibilité de voir la lumière de ce livre et n'aurait pas reconnu « le grand complot mondial » contre Notre Maître Jésus-Christ. Puis il donna la parole à l'inquisiteur de la ville.

C'était un petit homme imberbe : il n'avait pas un poil sur le visage, mais une cicatrice barrait sa joue gauche. Il n'avait presque pas de cils ni de sourcils. Il portait des lunettes derrière lesquelles vous observiez désagréablement deux grands yeux, inutilement bleus. Il semblait appartenir à un autre genre que celui de l'homme. Il se mit debout sur le podium et se signa d'abord. Il dit que tout ce qui serait dit ici devait rester strictement secret, car il s'agissait du salut de la religion et de Notre Maître Jésus-Christ.

Sa voix était sereine et râpeuse, comme lorsqu'un rabot passe sur un morceau de bois. Il parlait d'une façon saccadée, accompagnant ses paroles avec des regards désagréables dirigés vers l'assistance. Il y avait dans son expression une dose de jubilation causée par les découvertes scientifiques des deux frères dominicains.

L'inquisiteur parla de l'épidémie de sorcières qui avait envahi l'Europe et tout le monde chrétien, surtout cet été du Seigneur, 1633. Il cita l'Ancien Testament, Moïse, qui avait déjà dit *Ne laisse pas vivre les magiciens*. « Même les enfants savent qu'il existe des femmes qui signent le pacte avec le diable et qui se donnent aux mauvais démons, reniant Jésus et la croix. De telles femmes sont apparues en France, en Italie, en Allemagne et, ces derniers temps, bien qu'elles se cachent, il en existe aussi en Croatie. »

L'inquisiteur parla particulièrement longtemps des raisons pour lesquelles les démons attaquaient plutôt les femmes que les hommes. Tout d'abord à cause de la crédulité des femmes : elles acceptent plus facilement les conseils des mauvais esprits, affirma l'imberbe. Deuxième raison : « Elles sont bavardes, dit-il, faisant une pause bizarre avec son air jubilatoire, avant d'ajouter : ce qu'elles savent sur le méchant art magique, elles ne peuvent pas se retenir d'en parler à leurs amies. Ainsi, cette hérésie, qui se traduit d'abord par un irrespect de la croix avant d'aboutir au renoncement à Jésus, continue avec la signature d'un pacte avec le diable qui, pour sa part, demande à ces femmes de le respecter comme un dieu. En revanche, il leur procure un certain pouvoir, qu'elles utilisent pour faire du mal aux gens, aux bêtes, aux cultures et aux enfants. » L'imberbe poursuivit toute une théorie sur la méchanceté des femmes.

Son discours, dans cette salle remplie uniquement de corps d'hommes en sueur, commença à inquiéter le franciscain. Il observait avec attention les visages de ses frères, espérant en trouver au moins un qui partagerait son sentiment de malaise et d'angoisse, provoqué par la façon dont parlait l'imberbe du genre féminin. Il n'en trouva aucun :

la bouche ouverte, les hommes barbus en soutanes noires avalaient les paroles du prédicateur. Et juste au moment où il allait abandonner sa petite recherche, son regard s'arrêta sur le séminariste qui se tenait près de la porte fermée à clé. Il surprit un sourire cynique dans un coin de la bouche du jeune homme. L'instant d'après, ce sourire disparut, rendant à son visage un air sérieux, solennel et songeur.

« Tout mal est petit comparé à celui de la femme » continuait l'imberbe, jetant de petits regards sur ses feuillets devant lui. Il était difficile de savoir si ces paroles étaient le fruit de ses propres pensées ou celles des deux frères dominicains. L'inquisiteur disait que, par essence méchantes et faibles, les femmes acceptent les services du diable et des magies afin de faire du mal aux meilleurs représentants du genre masculin. Puis il dit quelque chose qui attira l'attention du franciscain et le fit presque sursauter sur son siège : ces derniers jours, près de Zagreb, avait été arrêtée une sorcière tandis que son élève était encore recherchée. Cette femme avait provoqué l'impuissance de son mari, afin de pouvoir se débaucher avec les envoyés du diable et avec le diable lui-même. C'est le pire mal que ces horribles sorcières peuvent faire à l'homme : *impotentia ex maleficio*. Soumise à une grande torture, la sorcière avait aujourd'hui reconnu les faits ; l'inquisiteur avait même réussi à trouver chez elle des preuves matérielles, c'est-à-dire l'objet avec lequel elle avait ensorcelé son pauvre mari, lui apportant des dommages indescriptibles car elle racontait en ville sur le ton de la moquerie qu'il n'était plus capable au lit. À cet instant, l'inquisiteur sortit de sa poche une grande aiguille à coudre qu'il brandit devant lui. Son extrémité était courbée vers le bas. « En déformant cet objet, suivant le conseil du diable lui-même, elle a réussi à priver son mari de sa puissance, qui s'est courbée comme cette aiguille. C'est une preuve irréfutable de magie imitative, et cela sur le territoire de la ville royale, libre et honnête de Zagreb, une magie dont l'existence est scientifiquement prouvée dans le livre des deux frères dominicains ! » s'écria triomphalement l'imberbe.

Un silence de tombe régnait dans la salle.

« Avec des aiguilles de ce genre, nous, les séminaristes, accrochons nos soutanes lorsque nous n'avons pas le temps de coudre le bouton décousu, alors que l'évêque assiste à la messe, chuchota une voix à l'oreille du franciscain. Et l'évêque et l'inquisiteur le savent très bien. »

Le franciscain se retourna, surpris. Derrière lui, dans la dernière rangée vide, était assis le séminariste. Après avoir dit cela, il n'attacha plus d'importance au franciscain. Il regardait devant lui, vers l'orateur. « Retournez-vous, s'il vous plaît, je ne veux pas être réprimandé, chuchota-t-il comme si le franciscain n'était pas là.

— Pourquoi m'avez-vous choisi ? » dit à voix basse le franciscain un peu de côté, mais sans tourner la tête vers le séminariste, tout en regardant l'orateur. La réponse arriva sous forme de chuchotement près de sa joue gauche : « Parce que j'ai vu que vous m'aviez vu. Vous cherchiez un homme normal, ici. Un homme qui doute. »

Puis, le séminariste se retira, s'appuyant sur le dos du siège.

« Bien entendu, à part le fait qu'elles provoquent le mauvais temps quand elles veulent, par exemple la grêle qui détruit les champs, ces effrayantes renégates de la foi savent provoquer les maladies et les épidémies chez le bétail et les enfants. Un exemple récent est celui de la sorcière Kata Rakoci qui, sous une grande torture, avait reconnu avoir tué quatre enfants de son voisinage, et tous de la même façon : chaque nuit, avec l'aide du diable, qui lui avait donné une pommade magique, elle se transformait en papillon et, sous cet aspect, elle leur mangeait petit à petit le cœur et les poumons ; les enfants vomissaient un liquide vert et, en l'espace de deux jours, ils se déshydrataient et mouraient. Il est bien connu depuis longtemps que les sorcières peuvent se transformer en animaux, le plus souvent terrifiants, comme la chauve-souris, le papillon de nuit, la chatte, le renard, le serpent, le chien, la grenouille, le bouc... »

L'inquisiteur marqua une pause, leva la tête, fixant songeusement le lustre comme s'il regardait le Tout-Puissant,

puis continua : « Terence affirme que les femmes ont le cerveau léger, et les Proverbes nous avertissent : *Une femme belle et dévergondée est un anneau d'or dans la narine d'un porc*. Les raisons du dévergondage et de la lubricité de la femme sont naturelles : la femme est beaucoup plus soumise aux passions que l'homme, les saletés de son corps en sont la preuve, et surtout la menstruation, qui est un saignement mensonger, mensonger comme tout le reste chez la femme. C'est de cette impureté du corps de la femme (ces règles et tous ces liquides corporels qui s'écoulent d'elle), qui est plus grande que l'impureté corporelle chez l'homme, que vient son impureté spirituelle. Par exemple, la femme trompe même quand elle semble être sincère. Caton nous prévient de la sournoiserie de la larme féminine : quand une femme pleure, elle trompe son mari. Tout comme elle ment quand elle saigne, elle ment en pleurant. Un vieux proverbe latin dit : *Mulieris lacrima condimentum malitiae est*, c'est-à-dire : *La larme féminine est un condiment du mal*. Donc, la femme est méchante par nature, car elle doute dans la foi et la quitte plus rapidement, ce qui est une base pour les magies et les sorcelleries.

— Si elle est ainsi, comment alors peut-elle mettre au monde des individus brillants du genre masculin comme l'est l'inquisiteur ? Cet homme, a-t-il une mère ? » entendit près de sa joue le franciscain. Cela lui fit du bien au bon moment, car il commençait à avoir envie de vomir à l'écoute de ce discours pseudo-scientifique sur la femme que l'imberbe diffusait d'une façon de plus en plus enflammée, tel un filet jeté sur la centaine de frères dans la salle des audiences.

« Et cela ne lui suffit pas de le tromper, elle hait terriblement son mari, continuait l'inquisiteur en transe pendant qu'une grimace de colère et de haine apparaissait sur son visage. Sénèque dit dans ses tragédies : *Ni de brûlure d'une flamme, ni du vent, ni d'une flèche tendue l'homme ne doit avoir peur autant que d'une femme abandonnée qui, tel un flambeau, se consume de haine*. Souvenez-vous de cette femme qui avait injustement accusé Joseph, le jetant en

prison, seulement parce qu'il avait refusé sa proposition criminelle d'adultère » continuait l'inquisiteur enflammé, trouvant d'autres et d'autres arguments contre le genre féminin. Le franciscain sentait la respiration de plus en plus forte du séminariste derrière son dos.

« Il n'est même pas nécessaire de vous rappeler que tous les États du monde ont été détruits à cause des femmes, continuait l'inquisiteur enflammé. Le premier État heureux, Troie, fut anéanti à cause de l'enlèvement d'une femme, Hélène, et des milliers de Grecs en sont morts. L'État juif vécut autant de malheurs que de destructions à cause de la méchante reine Jézabel et de sa fille Athalie, reine de Judée, qui ordonna la mort des fils de son fils, afin qu'elle puisse régner seule après sa mort. L'État romain subit de grands malheurs à cause de Cléopâtre, reine d'Égypte, une femme méchante. Il n'est donc pas étonnant que dans l'Écclésiaste on dise : *J'ai appris que la femme est plus amère que la mort : elle est un piège, son cœur est un filet, et ses mains sont des chaînes*. Dans l'Apocalypse, il est écrit : *Son nom est la mort*. Donc tous les malheurs de ce monde viennent de la débauche physique passionnelle qui est chez la femme inassouvie. Les anciens Romains le savaient bien, qui avaient noté : *Ce qui ne dit jamais assez, c'est la bouche de la matrice*. »

À cet endroit, l'inquisiteur fit une courte pause, épiait les visages dans la salle. Content de ce qu'il voyait (cent mâles béats d'étonnement), il continua :

« À partir de ce soir, et après ces arguments irréfutables, personne d'entre nous ne pourra croire à l'honnêteté de sa femme. Pour une simple raison : les dernières recherches des inquisiteurs en Europe démontrent que la femme peut se trouver physiquement dans son lit, près de son mari, alors qu'avec son autre corps, spirituel et sous une autre forme, elle s'envole au loin pour retrouver le Malin. On appelle ces rendez-vous des sabbats ou synagogues du diable ; ils se tiennent dans les carrefours devant les calvaires. Les orgies durent jusqu'aux premiers chants des coqs, lorsque

la compagnie des débauchées se disperse. Pour se rendre en ce lieu, elles utilisent des planches, des balais, des pieux, même des chevaux, elles peuvent monter aussi des coqs, et cela après avoir étalé sur ces objets ou animaux une pommade spéciale dont elles tiennent la recette du diable. Pendant les orgies, le diable couche avec les femmes comme *incube** – l'inquisiteur accentua cet *incube*, car il sentait que cela donnait un vernis scientifique de vérité à ce qu'il disait –, et avec les hommes comme *succube** : cela veut dire, mes frères, que le Malin prend la forme d'un corps masculin ou féminin selon son besoin. Ils accommodent la lubricité avec des gestes inimaginables et des profanations : ils boivent des liquides dégoûtants, urinent sur le crucifix et embrassent le derrière du diable. Voilà ce qui est écrit dans ce vieux livre, mes frères, un livre auquel peu de gens croyaient au moment de sa publication jusqu'à ce que le temps soit venu de comprendre : nous avons méprisé inutilement les paroles prédicatrices de nos deux frères, morts depuis. Honneur à eux ! Ce livre devient maintenant notre terrifiant présent».

Puis l'inquisiteur quitta la tribune et retourna à sa place.

*
* *

E-mail, reçu le 18 mai 2005, 11h15

De: redacteurenchef@novamak.com.mk

À : charlyhit@yahoo.com

Je ne comprends pas pourquoi vous insistez pour qu'on publie votre histoire criminelle sous pseudonyme. Vous dites que vous n'êtes pas un écrivain inconnu, mais que vous avez des problèmes financiers. Qu'y a-t-il de honteux à publier des histoires criminelles sous son véritable nom ? Au contraire, présentez-vous. Sinon, l'histoire n'est pas mauvaise, bien qu'un peu, un peu... comment dire... exagérée, trop gonflée... Chez nous il n'y a pas de Ben, ni de John, il y a des Bosko et des

Gjorgjija; adaptez-la un peu plus à notre réalité, et on verra. Sans parler du fait que chez nous, à Bit Pazar, il n'y a guère de vols de bijouteries en plein jour. Donnez-nous quelque chose de plus réel. Celle-ci, je ne la publie pas.*

Avec mon respect,

C. - Rédacteur en chef

Tu vois, lecteur. Tant de peine pour rien. Et je t'ai dérangé. Je t'ai interrompu. Mais attends, j'ai encore quelque chose à te dire, puisque je t'ai déjà gâché le « plaisir » d'écouter ces vilénies sur les femmes.

Je ne sais pas pourquoi mais je sais que toi aussi, tu étais dégoûté et que cette pause est bienvenue. Et je sens que tu commences déjà à t'intéresser à moi. Tu n'es plus insensible comme au début. Je t'apprivoise, je t'envoûte, je t'habitue doucement à moi comme à l'alcool ou à la drogue. Tu deviens dépendant de moi. Et c'est bien ainsi. Car l'homme écrit le livre, et son âme écrit l'homme. Donc c'est l'âme qui écrit le livre. Pourquoi t'entêtes-tu à lire le livre ? Il faut lire l'âme de celui qui a écrit le livre ! Parce que, n'oublie pas cela, chaque fois que j'invente une histoire, comme celle sur le franciscain, j'ai l'impression de me fuir, et de raconter l'âme d'autrui. C'est pourquoi je vais te raconter, entre-temps, mon âme aussi. De quel droit ce livre, ce roman, m'exclut-il, moi qui suis en train de le créer ?

Je sais, je sais ce que tu vas dire, lecteur : tu diras, probablement, de nouveau sous l'influence des théories esthétiques douteuses qui rejettent la biographie directe, que cela n'est pas ainsi, que je suis bien présent dans le roman, mais d'une façon invisible, presque discrète. J'y suis présent comme l'est le Créateur dans la graine de blé, qui sait exactement, selon une horloge intérieure, à quel moment elle doit se détacher de l'épi, tomber sur le sol et s'enterrer, comme elle sait à quel moment elle doit ressusciter. Je suis donc dans le livre, selon ces théories esthétiques de type psychanalytique, de la même façon que le Créateur est dans l'infinie vitesse permanente (l'amour est la vitesse) avec laquelle l'électron tourne autour du proton dans l'atome, dans le changement persévérant et exact des saisons

Bit Pazar
Principal
marché
de Skopje

et la permanence du magnétisme et de la gravitation. J'y suis d'une façon discrète, invisible comme Dieu, et cela est irréfutablement exact : as-tu remarqué, je te demande, comment j'ai grimpé avec le narrateur omniscient sur le lustre de la salle des audiences pour te montrer à quel point padre Benjamin est petit face à tous ces grands là-bas ? As-tu vu à quel danger je me suis exposé comme écrivain, car je pouvais tomber de ce lustre enfumé par la résine de pin et me fracasser, tout cela par amour pour toi ? As-tu pensé seulement que je ne suis peut-être dans ce roman que dans de petits épisodes, images et opinions, censurés par moi personnellement (ou par une partie de mon âme) ? Je veux y être en entier : pour que tu me voies, moi, en chair et en os, moi qui écris ce roman. Et tu comprendras que ce roman n'est pas mon seul souci, qu'il n'est absolument pas ma priorité de raconter des histoires aux autres. J'ai ma propre histoire personnelle. Et aussi ma peine et un objectif que personne jamais, à part moi, ne racontera.

Je t'interromprai donc chaque fois que je remarquerai que tu t'abandonnes avec volupté, les pupilles élargies d'émotion, que tu te donnes d'une façon lubrique à ce livre, à ces lignes brodées derrière lesquelles existe et n'existe pas un monde que j'invente. Retiens bien ce JE !

D'ailleurs, raconter des histoires n'est absolument pas une chose naïve et bénigne. Disons plutôt : maligne. Quand quelqu'un sait bien raconter, tu ne respirez pas, tu ne cilles pas, tu es tout entier transformé en oreille. Tu écoutes. Les linguistes ont démontré, depuis longtemps, que dans un message oral bien organisé, qui accapare entièrement l'attention de l'auditeur, le sentiment de l'écoulement du temps disparaît. Le temps cesse : on entre dans l'intemporel. Dans les messages mal organisés (par exemple, lorsque quelqu'un oublie où il en est ou qu'il se met à bégayer), dans cet état intemporel de nirvana, le temps se faufile immédiatement, tel un intrus, et détruit ce monde paradisiaque. Tu comprends que tout était mensonge, illusion, tu te rends compte de nouveau que le temps continue de couler, et là où est le temps, là se trouve la réalité. C'est pour cela qu'il arrive, quand tu te laisses bercer par une

histoire, que tu oublies le temps, l'éphémère, la fin, et que tu te frappes sur le front quand tu vois l'heure. Il est temps de dormir mais tu es pris par des mantras ou un prêche. Les narrations servent à faire passer le temps d'une façon inouïe. Elles sont une anesthésie. C'est pour cela que l'effet des narrations, surtout chez les petits enfants, est le sommeil, le rêve. C'est une petite mort – qui, heureusement, se termine avec la résurrection de l'éveil, le matin suivant.

Voilà pourquoi je ne permettrai pas que tu sois la victime de cette dimension thanatoïde de la narration. Chaque fois que je verrai que tu rends l'âme, que tu ignores l'heure qu'il est, et que tu tombes dans l'achronisme, dans un monde intemporel, je te réveillerai. Je te réveillerai comme un amant réveille son amante piquée par un serpent, pour qu'elle ne s'endorme pas à jamais. Car la narration est empoisonnée et le serpent est dans l'écriture.

Mais tu es suffisamment intelligent(e), pour te souvenir d'une vieille ruse de lecteur : s'il n'y a que le roman sur padre Benjamin et sa sorcière qui t'intéresse, saute les chapitres écrits en italique ! Ne lis que ceux qui sont écrits en romain et qui portent des numéros ! Mais, dans ce cas, je ne te garantis pas que tu sortiras de ce livre, que tu quitteras un jour la fiction pour la réalité !

3.

L'homme aux yeux de serpent était maintenant assis à sa place, derrière la table. Un silence profond régnait dans la salle des audiences. Puis l'évêque se leva, déplaçant son corps gras qui ballottait pour arriver à la tribune. Il sortit devant lui un livre aussi gros et gras que lui et dit : « Messieurs, ceci est le registre judiciaire que j'ai gardé en secret. Mais maintenant, je dois le dévoiler. Dedans sont enregistrées plus de trois cents dénonciations de l'existence des sorcières à Zagreb et ses environs. Au début, elles étaient trois, puis trente, et, depuis que nous leur faisons subir la torture, elles commencent à nous donner les noms de leurs complices. Ce qui se passe est presque incroyable : cela se développe plus vite que la peste, messieurs ! Aucun homme marié ne peut plus être sûr de celle qui vit avec lui sous son toit. Le diable fornique avec les femmes quand il veut et où il veut ! Voilà pourquoi, messieurs les représentants du glorieux genre masculin, nous sommes rassemblés ici cette nuit, pour nous organiser et faire le serment que nous les détruirons, que nous les exterminerons. »

À cet instant il arriva quelque chose qui fit revenir le sang dans le visage du franciscain, car il ressentait un réel malaise pendant qu'il écoutait d'abord l'inquisiteur et maintenant l'évêque. Du premier rang se leva le procureur de la ville, l'honorable Mato Grubisic, qui dit :

« Incroyable ! C'est incroyable ! Je refuse d'y croire, parce que si je le croyais cela voudrait dire que le Malin est plus fort que Dieu ! Donnez-nous des preuves concrètes, honorable évêque ! Et vous aussi, monsieur l'inquisiteur. Je refuse de croire que ma... que nos femmes soient des courtisanes du diable ! Et je ne veux pas savoir qui est dénoncé parmi elles comme sorcière : il est possible que quelqu'un dénonce ma femme, parce que pendant la torture vous lui arrachez la chair, ou tout simplement parce que cette femme déteste ma femme, ou bien me désire, moi ! »

Le gros gras dans l'habit d'évêque se mit à faire des vagues et se troubla. Il balbutia quelque chose comme : « Pardon, pardon, tout est inscrit ici d'une façon précise » comme si dans le mot « précise » se trouvait le sceau royal. Puis il se mit à feuilleter le registre judiciaire, léchant son pouce, et même ce léchement était à ses yeux une preuve du grand complot féminin contre l'humanité et le genre masculin. Un brouhaha ému se propagea dans la salle. Un autre notable de la ville, assis derrière le procureur, s'écria : « Et les hommes ? N'y a-t-il pas aussi des hommes qui pratiquent l'alchimie et la magie noire, qui font le malheur des autres ? Qu'avez-vous à vous attaquer seulement aux femmes ? C'est facile pour vous, les célibataires, vous n'avez pas de femme à la maison ! »

Alors l'inquisiteur se mit debout. Il avait l'air terrifiant. Il leva le bras pour réclamer le calme et, l'instant d'après, un silence de tombe s'installa. Puis il regarda vers celui qui avait posé la question et dit : « Messieurs, c'est le moment crucial pour l'avenir de l'humanité, de la chrétienté et pour le salut. À partir d'aujourd'hui, l'hérésie est un nom de genre féminin et sera punie de la peine capitale. C'est ce que recommande aussi notre glorieux pape dans ses dernières lettres et bulles. Gloire au Tout-Puissant qui a si bien protégé jusqu'à maintenant le genre masculin de cette honte ! N'oubliez pas : le Tout-Puissant a voulu que le Sauveur soit né homme pour souffrir pour nous ! C'est pourquoi il a donné la priorité à ce genre : l'homme ne signe pas de pacte avec le diable sauf si cet homme a une âme faible et féminine. Dans ce cas, ce n'est pas un homme, et il sera puni comme une femme ! »

L'évêque était déjà assis, alors que l'inquisiteur se tenait debout dans une position menaçante, tel un serpent avant de mordre. « Des preuves ? Quelqu'un demande des preuves de l'existence des sorcières ? Et pourquoi ne demandez-vous pas des preuves de l'existence de Dieu ? Vous croyez que Dieu existe, mais vous ne croyez pas à l'existence de celui qui cherche à le détruire et à le blasphémer ? » Le brouhaha dans la salle reprit. L'assistance

était partagée : les uns croyaient, les autres ne croyaient pas. Devant ce désordre, l'inquisiteur demanda d'un signe des yeux qu'on aille lui chercher un marteau dans l'autre pièce. Le séminariste comprit l'ordre et sortit en courant. Puis on entendit longtemps le marteau de l'inquisiteur jusqu'à ce que le silence total revienne. Alors, l'inquisiteur fit un signe au séminariste et dit : « Apportez la preuve. »

Le séminariste ouvrit la porte, chuchota quelque chose dans le couloir et deux gardiens apparurent à la porte, accompagnant une femme. Elle était décoiffée, portait des vêtements déchirés de prisonnière ; sur ses bras on voyait les traces d'une tenaille brûlante. Sur ses jambes, près des talons et sur les mollets, il y avait des trous faits par des clous. Les gardiens poussèrent la femme devant l'inquisiteur et l'évêque. Elle tomba. Les gardiens la relevèrent. L'inquisiteur leur fit signe de la tourner vers l'assistance, puis il dit solennellement : « On l'a arrêtée il y a trois jours. Près de Medvednica. Elle a avoué aujourd'hui. »

Elle regardait les hommes. Elle n'avait pas plus d'une quarantaine d'années. Son visage était méconnaissable à cause de la torture, de la douleur et de la faiblesse.

« Présente-toi à ces messieurs » dit sèchement l'inquisiteur.

Elle ouvrit la bouche et on put voir les trous dans ses gencives : ses dents de devant venaient d'être arrachées. Quelqu'un dans le public gémit.

« Do... a Vug... inec » dit-elle sèchement. Les mots sortaient à peine compréhensibles de sa gorge.

Le franciscain sentit son estomac se retourner. Il se leva et, terriblement perturbé, il se dirigea vers la sortie. Il s'arrêta à la fin de la colonnade, s'appuya sur la dernière colonne et se mit à vomir. La plupart de ses frères se tournèrent vers lui en le regardant avec étonnement. Il y eut un silence terrible. Le regard de l'inquisiteur suivait avec attention l'état du franciscain, mais il semblait décidé à ne pas lui accorder une importance particulière. Il continua son interrogatoire pendant qu'on entendait la toux et les contractions de padre Benjamin au fond de la salle.

Le séminariste accourut et lui apporta un seau.

« Qu'est-ce que tu es ? demanda l'inquisiteur à la femme.

Dis à tous ces gens ici ce que tu es. »

Elle semblait absente, comme si elle parlait depuis des sphères célestes où règnent harmonie et musique, comme si elle avait quitté ce monde depuis longtemps et ne se souciait plus de rien. Elle dit calmement : « Sor... cière. »

Il y avait un silence total dans la salle comme avant la création du monde. Le bruit du jet qui remplissait le seau cessa aussi. Le franciscain s'essuya avec son mouchoir et s'assit sur le premier siège de la dernière rangée, rejetant sa tête en arrière. Il regardait vers le plafond pendant que de grosses gouttes de sueur coulaient sur son front et glissaient sur les joues avant de se perdre dans sa barbe et son cou.

« Explique à ces messieurs comment tu es devenue sorcière » dit l'inquisiteur. La sorcière se taisait. Soudain, il frappa fort avec le marteau sur la table. Elle sursauta comme si elle revenait à la réalité et, l'instant d'après, les mots coulèrent de sa bouche édentée telle une pluie torrentielle : « C'est une voisine qui m'a incitée. J'ai ou... vert une casse... role dans sa cave par e... rreur et de... dans j'ai vu plu... sieurs têtes d'en... fants. Des têtes cu... ites. Vous com... prenez ? Des têtes cu... ites ! Le m... ême soir, elle m'a pou... ssée à m'en... voler avec elle au sab... bat avec le Ma... lin.

— Comment avez-vous pu voler ? demanda l'inquisiteur.

— Sur un balai, enduit d'une pom... made faite de sang d'oiseau mé... langé avec des os et des yeux d'enfant mou... linés... »

Quelqu'un dans l'assistance cria : « Santa Maria ! » L'inquisiteur regardait triomphalement vers le public, notamment vers les rangs où étaient assis les représentants du pouvoir séculier. Certains parmi eux baissaient la tête vers le sol, le front appuyé sur la main.

« À quel endroit avaient lieu les orgies ? demanda l'homme aux yeux de serpent.

— Sous le chêne de Medvednica, au carrefour, là où un

chemin se sépare en deux, répondit la sorcière, qui respirait difficilement.

— Comment es-tu revenue de ce sabbat du diable ? demanda l'inquisiteur en jubilant.

— Le Malin nous a conduites dans une voiture tirée par six chevaux noirs à travers le ciel » dit-elle en regardant vers le haut, comme si elle allait revoir la voiture.

L'honorable Mato Grubisic se leva et quitta lentement la salle. Il ne se sentait pas bien, son visage était très pâle. Avant de partir, il posa son regard sur padre Benjamin : il y avait dans ses yeux une totale compréhension pour le seau posé près des jambes du père.

« Que faisiez-vous pendant le banquet ? continuait l'inquisiteur.

— Nous mangions un feuilleté au fro... mage. Et de la viande.

— Quelle viande ?

— Humaine.

— Où l'avez-vous trouvée ?

— Une sorcière avait déterré son mari défunt et nous en avons mangé, il était enduit d'excréments. Le diable enduisait d'excréments le corps du défunt. »

Le brouhaha remplit une fois de plus la salle et l'inquisiteur fut obligé d'utiliser à nouveau son marteau. Cette fois-ci il n'avait pas besoin de frapper longtemps : les intéressés priaient ceux qui faisaient du bruit de cesser. Tous se transformaient en oreille.

« Que faites-vous pendant ces sabbats avec le diable ? demanda maintenant l'inquisiteur, regardant triomphalement vers le lustre.

— Nous dansons et nous nous amusons, disait la sorcière, comme si elle répétait mille fois le même texte.

— Couchez-vous avec lui ?

— Oui, parfois, quand il le demande.

— Et que faites-vous alors ?

— Nous nous abandonnons à lui.

— Comment ? Vous vous couchez sous lui comme sous

un homme?» La sorcière se taisait. L'inquisiteur répéta la question, séparant les syllabes. Le visage, jusque-là très pâle de la sorcière, rougit. «Non. Il nous prend comme des animaux. Par derrière.»

Quelqu'un de la troisième rangée frappa sa main contre son front. Mais l'inquisiteur continuait son interrogatoire : «Avec combien de femmes a-t-il couché cette nuit ?

— Avec tou... tes, dit la femme.

— Et vous, les femmes, couchez-vous avec d'autres ?

— Oui.

— Avec qui ?

— Le p... lus souvent avec l... es hommes qui a... ssistent au banquet, ses élèves, les ma... giciens. Parfois entre nous, les f... emmes. Et parfois avec un a... nimal, le plus souvent un chien ou un b... ouc.

— D'où viennent ces animaux ?

— Le Satan et ses é... lèves se trans... forment fa... cilement en différents ani... maux, puis ils nous appellent.»

Un homme chauve du pouvoir séculier sauta de son siège, le visage tout rouge et cria : «Il faut arrêter tout cela! Monsieur l'inquisiteur, il faut immédiatement interrompre cela! C'est un blasphème!!! Nous ne sommes pas obligés d'entendre cela!! C'est une offense à la morale et au goût public... et la personnalité qui...»

L'inquisiteur sourit brutalement : la cicatrice sur sa joue gauche frémit cyniquement : «Vous avez demandé des preuves. Les voilà.» Puis il se tourna vers la sorcière. Quelqu'un tira le monsieur chauve par la manche et celui-ci s'écroula presque sur son siège.

«Décris le diable, Dora Vugrinec! ordonna sévèrement l'inquisiteur. Quel est son nom?»

Elle se tenait debout devant tous, fixant un diable invisible qu'elle était la seule à voir. Elle lécha sa lèvre inférieure et dit : «Un homme. Un t... rès beau vi... sage. Il porte un cos... tume et un cha... peau noir. Seules ses jambes sont celles d'un bouc, et ses mains, des pattes de chien. Il s'appelle P... rimus ou bien P... ri... ma... ius. Le premier.

C'est son nom. Premier des pre... miers.

— Combien de fois as-tu trompé ton mari avec lui? demanda l'inquisiteur fixant le public.

— Beau... coup de fois, dit-elle, indifférente.

— N'a-t-il pas remarqué ton absence du lit?» demanda l'homme aux yeux de serpent. La sorcière baissa la tête et poursuivit : «Le diable m'a pro... mis que si je me... ttais un balai dans le lit il le trans... formerait en mon corps, endormi. Mon mari n'a ja... mais douté que ce soit moi.»

Un murmure fait d'étonnement, de dégoût et de négation traversa la salle. On sentait dans l'air la tension de la condamnation qui s'approchait.

«Quelles sont les autres sorcières que tu connais?»

La sorcière se taisait. L'inquisiteur répéta la question. Elle ouvrit sa bouche édentée et reprit : «Votre Sain... teté, vous épar... gnerez ma vie si je vous donne les noms, n'est-ce pas? Vous m'avez promis d'épar... gner ma vie, si je reco... nnais tout et vous dis les noms des autres!!!»

À ce moment, l'inquisiteur fit signe de la faire sortir. Les gardiens traînèrent la femme, qui se mit à maudire, à supplier, à regretter, et aussi à crier qu'elle n'était pas coupable, que tout ce qu'elle venait de dire n'était pas vrai. Ils en vinrent même à la traîner par les cheveux car elle refusait de sortir tant que l'inquisiteur ne répondait pas à sa question. Elle disait qu'il lui avait fait une promesse et qu'il n'était pas honnête de ne pas tenir sa parole, car voilà, elle était prête à donner tous les noms de femmes qu'elle connaissait, dont elle garantissait qu'elles étaient des débauchées du diable. On la sortit de la salle et l'inquisiteur leva d'une façon menaçante son marteau en l'air, pendant qu'une centaine de visages choqués le regardaient, lui et l'évêque.

Il dit : «La première séance de l'association chrétienne La Rose de Fer-blanc pour la découverte et la destruction des alcines, des armides et des sorcières, à la demande de Sa Sainteté le pape Urbain VIII, aura lieu après-demain, à dix-huit heures.» Puis, telle la foudre, le coup du marteau résonna sur la table.



La preuve que l'origine des films pornos se trouve dans l'imagination de l'inquisition : «Le sabbat du diable avec des scènes explicites de sexe (endroits entourés sur le dessin).»

Commandez votre exemplaire sur notre site
www.kantoken.eu
ou chez votre libraire préféré

Sorcière ?
de Venko Andonovski